

SILVIA RIVA

Vincent BRUYÈRE, *La différence francophone. De Jean de Léry à Patrick Chamoiseau*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 2012, 202 pp.

Avec ce livre courageux qui ressent d'un positionnement et d'une posture critique 'extra-hexagonale' et "post-disciplinaire" (p. 34), Vincent BRUYÈRE nous invite à déconstruire et questionner le projet d'une histoire littéraire (notamment francophone) "fondée sur la recherche d'un effet de coïncidence identitaire entre un corpus et une collectivité" (p. 19) et qui, par là, donne lieu à des mobilisations tantôt historicistes, tantôt culturalistes.

Selon l'auteur, ce corpus qui a connu, dans le temps, de nouveaux aménagements postcoloniaux et de nouvelles subdivisions géographiques répondant aux enjeux culturels d'une Université "posthistorique" qu'on ne peut plus envisager exclusivement en termes de sa relation à la culture (p. 12, l'expression revient à Bill READING), "n'a pas de réalité institutionnelle et historiographique" (*Ibid.*).

Tout en s'inspirant de la mise en question de la notion de filiation disciplinaire inaugurée par Michel FOUCAULT et poursuivie, entre autres, par Gayatri SPIVAK, Mireille ROSELLO, Rey CHOW et Arjun APPADURAI, Vincent BRUYÈRE met donc l'accent sur la disjonction entre langue (il cite abondamment Abdelkebir KHATIBI), territorialité, souveraineté, littérarité pour constater une "défamiliarisation à l'œuvre" (p. 21) qu'il faut envisager. Pour ce faire, et "en l'absence d'un projet stratégique de culture" (p. 29), il invite à un mode d'intervention qui dépasse l'"inconscient monothéiste" (p. 26, où l'on cite Terry COCHRAN) de l'histoire littéraire et prene en compte "la partie pour le tout" (p. 29). En évoquant les travaux sociologiques de Niklas LUHMANN, l'auteur exhorte donc à aborder un sujet (il fait l'exemple

des ‘*animal studies*’) en “termes systémiques” (p. 30) et non pas dialectiques: autrement dit, il suggère d’enquêter de manière ouverte l’altérité de l’autre en raison “des conditions de possibilité même de son observation, dans lesquelles le point aveugle qui leur est propre comme système génère la *nécessité* de l’autre” (*Ibid.*, c’est l’auteur qui souligne tout en citant Cary WOLFE). Et de conclure: “c’est en cela que l’on peut parler de l’animalité en études littéraires et culturelles, substituant au problème de l’universalisation des catégories, celui de leur *spécification*” (*Ibid.*, c’est moi qui souligne).

Sa méthode consisterait alors à rechercher ce qui *fait* (“au sens fort du faire”, p. 30) la ‘différence francophone’ “dans les termes d’une différenciation entre environnement et système” (pp. 30-31). Dans le sous-titre de l’ouvrage, qui accueille de manière magnifiquement inhabituelle temps, espaces, appartenances normalement perçus comme antinomiques, les conséquences de cette méthodologie sont affichées. Ses objets d’études sont en effet “regroupés sous la forme de ce que Michel De Certeau nomme à la suite de Freud, ‘fiction théorique’” (p. 35), c’est-à-dire “une mécanique de rationalisation construite autour d’une différence interne” (*Ibid.*) qui décrit et met en évidence “un processus de différenciation entre détail et totalité, entre fable et discours de savoir, entre singularité textuelle et contexte culturel” (*Ibid.*), dans un cadre toutefois de “déréférentialisation et [de] démission d’un projet de culture (*Ibid.*).

Vincent BRUYÈRE prend donc en compte, dans les cinq chapitres qui composent *La différence francophone*, autant de “fictions théoriques” (*Ibid.*) exemplaires et à lire sans y chercher une progression quelconque: autrement dit, “chaque chapitre observe la manière dont un dispositif critique produit une spécification” (*Ibid.*) et ils sont à situer sur le même plan.

Le premier, “Transferts et fictions critiques. De Certeau, Spivak, Mudimbe et Marin” (pp. 37-70), relate, à partir de l’évocation du film de 1953 d’Alain RESNAIS et Chris MARKER, *Les Statues meurent aussi*, la fable, ou bien la “science-fiction historiographique” (p. 36) opérée aux dépens de cet ‘absent de l’histoire’ (DE CERTEAU) qu’était le ‘subalterne’, mise en lumière par les quatre “historiens des pratiques discursives” (p. 41) convoqués par l’auteur dans l’intitulé de son chapitre. Il s’agit donc de passer en revue: *La Fable mystique* de DE CERTEAU à l’aune de la “dislocation des lieux du faire de l’histoire” (p. 48, c’est l’auteur qui souligne) (“Ce qui reste de la fable”, pp. 41-48); les réponses à la question ‘*Can the subaltern speak?*’ posée par SPIVAK, qui deviennent une sorte de chambre d’écho (et l’on cite la fable éponyme tirée des *Métamorphoses* d’OVIDE) d’une “voix *off*” (p. 57), et qui montrent qu’“il n’y a pas de discours articulé hors du sys-

tème qui pose l'interdit [...], en d'autres termes [qu'] il n'y a pas de discours de la dépossession (de l'instance subalterne) en dehors de l'archive de sa dépossession [...]" (*Ibid.*) ("La question de Spivak", pp. 48-57); le roman *L'Écart* de V.Y. MUDIMBE, qui ne donne pas à voir un travail archéologique "de l'historien du discours sur l'identité et la différence culturelle" (p. 63), mais qui illustre plutôt la logique de sa condition de possibilité ("Le cas Ahmed N.", pp. 57-63); finalement, DERRIDA est lu à l'aune de l'intervention aphone d'ÉSOPE pour réfléchir sur la fable de la naissance à la langue ("Récits d'enfance: Derrida et Ésope", pp. 63-70).

Le deuxième chapitre ("L'oreille de Léry", pp. 71-101) ainsi que le troisième ("L'œil sauvage", pp. 103-130, d'ailleurs riche en images) abordent respectivement le texte et l'iconographie de l'ouvrage publié en 1578 par Jean DE LÉRY portant sur l'*Histoire d'un voyage fait au Brésil*. Il s'agit de faire l'hypothèse d'une "voix en reste" (p. 36), symptôme d'un "mal d'archive" (p. 101, l'expression revient à DERRIDA) dans le document colonial. Dans le troisième chapitre, on se penche sur l'image du Sauvage pour montrer ses jeux de "réflexivité" (p. 126).

Le quatrième chapitre est consacré à Patrick CHAMOISEAU ("Patrick Chamoiseau en mal d'archive", pp. 131-159); ici les fantaisies et les fantasmes archéologiques de ses ouvrages (notamment de *L'esclave vieil homme et le molosse*) et du texte de Wilhelm JENSEN, *Gradiva* (où il est question du ravissement d'un jeune archéologue), trouvent un écho et invitent à chercher un langage pour signaler de manière tangible et non pas tangentielle le témoin muet et ses spectres.

Le dernier chapitre, "Signé Marof: Le testament apocryphe d'*Allah Tantou*" (pp. 161-177), est consacré à un documentaire filmique (ce qui appelle justement sa résonance autobiographique et cinématographique) réalisé par le guinéen David ACHKAR, fils de Marof ACHKAR, exécuté en 1971 au camp Boiro pour ses idées (*Allah Tantou*, 1991). La portée testamentaire de ce document et la signature "au nom de l'autre" (p. 173), notamment au nom du père, conduisent Vincent BRUYÈRE à réfléchir, de manière spéculaire, sur le risque de tomber tant dans le piège de l'examen d'une signature (d'une singularité), que de la "totalité (une tradition culturelle dans son rapport au problème de la transmission)" (p. 174). Et de conclure: "dire que la différence francophone est celle du futur des études littéraires (par exemple d'un futur où le culturel se serait substitué au littéraire) fait plus que déplacer et relever la question de l'identité disciplinaire des études francophones et de l'historicité de la différence francophone, elle la valide en dehors d'une rhétorique de la période et de l'effet de cohérence" (p. 175).

Paradoxe (ou *hystéron protéron*, comme préfère l'appeler l'auteur): "l'identité disciplinaire des études francophones dépend d'une lecture de la différence francophone *dont les prémisses sont à venir*" (p. 176, c'est moi qui souligne) et cela témoigne de la "fragilité du processus de transmission du désir de transmission" (p. 177). En tout cas, Vincent BRUYÈRE, grâce également à un long *Post-scriptum* (pp. 179-183), nous invite à envisager le corpus 'francophone' non pas sous l'angle de la littérature comparée, mais plutôt selon une "certaine pratique du texte" (p. 174) comprise "en termes d'authenticité et de continuité" (*Ibid.*).

Silvia RIVA

Oana PANAÏTE, *Des littératures-mondes en français. Écritures singulières, poétiques transfrontalières dans la prose contemporaine*, Amsterdam-New York, Rodopi, 2012, 311 pp.

Le manifeste "Pour une littérature-monde", paru d'abord dans *Le Monde* en 2007 et publié aux éditions Gallimard la même année<sup>1</sup>, a soulevé une série de questions sur la littérature contemporaine d'expression française, notamment sur l'idée de "francophonie". Se situant dans cette perspective critique, le volume de PANAÏTE analyse un certain nombre d'ouvrages contemporains de langue française, en essayant d'expliquer ce qui se passe aujourd'hui dans le contexte littéraire de l'Hexagone.

Dans son "Introduction" (pp. 11-18), l'auteure décrit le manifeste "Pour une littérature-monde" (p. 17) et éclaire le but de son ouvrage qui "privilégiera la lecture en dialogue des romans et des récits" (p. 18) de façon à ce que l'on puisse "dégager et les idées partagées sur la littérature, ou les poétiques transfrontalières, et la singularité des écritures qui déborde même les cadres idéologiques les plus consensuels" (*Ibid.*).

Dans un premier chapitre, "Impasses, passages et frontières" (pp. 19-76), qui présente le corpus adopté et dessine un panorama de la littérature de l'extrême contemporain, PANAÏTE part de l'idée que la littérature française d'aujourd'hui se caractérise par une hybridation des genres (p. 19) et que, comme l'a expliqué Bruno BLANCKEMAN<sup>2</sup>, la prose narrative française contemporaine privilégie, à partir des années soixante, une écriture d'introspection. Par la suite, l'ouvrage porte sur certains aspects spécifiques aux littératures francophones comme le concept

<sup>1</sup> Michel LE BRIS et Jean ROAUD, *Pour une littérature-monde*, Paris, Gallimard, 2007.

<sup>2</sup> Bruno BLANCKEMAN, "Une axiologie historique pour le 20<sup>e</sup> siècle", dans Michèle TOURET, Francine DUGAST-PORTES (dir.), *Le Temps des Lettres. Quelles périodisations pour l'histoire de la littérature française*, Rennes, PUR, 2001.